

La question du langage est tout autant une question d'anthropologie que de linguistique ou de philosophie, et sans doute même elle est d'abord un objet de l'anthropologie. C'est ce que Bergson avait entrevu, même s'il reste empêtré dans le paradigme philosophique son époque : l'évolutionnisme. Mais sans doute avant tout autre, il a vu que le langage est lié à l'intelligence et contribue à la libérer du monde des objets dont elle est largement tributaire.

Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, 1907, Quadrige

Il est présumable que sans le langage l'intelligence aurait été rivée aux objets matériels qu'elle avait intérêt à considérer. Elle eût vécu dans un état de somnambulisme, extérieurement à elle-même, hypnotisée sur son travail. Le langage a beaucoup contribué à la libérer. Le mot, fait pour aller d'une chose à l'autre, est en effet essentiellement déplorable et libre. Il pourra donc s'entendre non seulement d'une chose perçue, mais encore de la chose perçue au souvenir de cette chose, du souvenir précis à une image plus fuyante, d'une image fuyante mais pourtant représentée encore à la représentation de l'acte par lequel on la représente, c'est-à-dire l'idée. Ainsi va s'ouvrir aux yeux de l'intelligence, qui regardait dehors, tout un monde intérieur, le spectacle de ses propres opérations [...]. Elle profite de ce que le mot est lui-même une chose pour pénétrer, portée par lui, à l'intérieur de son propre travail.

Quelques éléments pour le commentaire

Le langage et l'intelligence sont solidaires l'un de l'autre. Mais le propre du langage est de libérer l'homme du monde des choses, et sans lui, l'intelligence serait restée somnambule, autrement dit elle marcherait dans la nuit, dans un état d'inconscience. Le langage ouvre à la conscience, mais pas celle des choses ou plus exactement pas uniquement celle des choses. Le mot désigne la chose (contrairement à Jean-François Froger, Bergson ne voit pas que le mot désigne une classe de chose et non pas la chose). Mais ce que Bergson voit, c'est le caractère immatériel du mot, il est donc léger, volatil : il va d'une chose à l'autre.

Dans un premier temps, le mot libère de la chose perçue pour aller au souvenir de la chose perçue (cette pluie-ci ce jour précis où il a tant plu par exemple) mais du souvenir il va à une image plus fuyante : car la mémoire est fugitive, elle oublie l'image liée au mot. Mais cette image est représentée encore, même si le souvenir est devenu trop labile et qu'il ne peut plus être mobilisé. Bergson s'emploie à une genèse symbolique du mot et de la chose représentée. Il faut encore une étape avant de parvenir à l'idée que le mot représente, autrement dit, la forme-type qui est reconnue dans la forme extérieure, contingente, qui apparaît dans le monde : cette pluie-ci.



Marion Duvauchel 3/10/y 07:00

Commentaire [1]: C'est très exactement l'absurde idée décrite dans l'apologue de Swift ci-dessous. Jonathan imagine de river le mot à la chose qu'il désigne. Or, Bergson souligne que le mot est « essentiellement » libre, autrement dit libre d'abord de la chose qu'il désigne.

Marion Duvauchel 3/10/y 08:02

Commentaire [2]: Bergson n'atteint pas l'idée que le mot désigne une classe d'objets. Il est obnubilé par l'idée que le mot désigne un concept.

Marion Duvauchel 3/10/y 08:11

Commentaire [3]: En quoi le mot est-lui-même une chose ? C'est une assertion redoutable : sans doute que Bergson pense à l'écrit, en tous les cas cela demande un développement.

Mais surtout, ce que permet cette succession de transformations de l'image/mot dans l'esprit de l'homme, c'est d'entrer en lui-même et de réaliser précisément son propre travail. Parce que le mot est une chose, l'intelligence peut ainsi pénétrer dans son propre travail: celui qui consiste à s'appropriier le monde à travers le rapport du mot et de la chose, de la conscience que le mot désigne une chose et qu'en nous, il y a une représentation de la chose, perçue, mémorisée, représentée, voire oubliée.

La thèse de Bergson, c'est que le langage ouvre l'intelligence à son propre fonctionnement, libérant de l'obnubilation du monde extérieur, de ce monde sensible des objets dans lequel l'homme resterait immergé sans le mot.

SUJET DE DISSERTATION : *Le mot est-il une chose ?*

C'est une idée qui pose un problème : le mot désigne une chose ou une classe d'objets mais est-il lui-même une chose ?

Mais on peut admettre que le mot est une chose en tant qu'il est « trace écrite », ou « signe acoustique ».

Les Voyages de Gulliver, Voyage à Balvidar, (1726), Gallimard, La Pléiade, 1965, trad. É. Pons,

Nous passâmes ensuite à l'Institut des langues, où trois professeurs discutaient sur les moyens de perfectionner celle de leur propre pays.

Le premier projet était de rendre la phrase plus concise, en ne gardant qu'une syllabe des mots qui en comportent plusieurs, et en supprimant les verbes et les qualificatifs, puisque seuls les noms correspondent à des choses existantes en réalité.

L'autre proposait d'abolir tous les mots quels qu'ils fussent, car les santés y gagneraient aussi bien que la concision. N'est-il pas indéniable que chaque mot que nous disons contribue pour sa part à corroder et à débilitier nos poumons, et par conséquent à raccourcir notre vie ? **On peut donc envisager une autre solution: puisque les mots ne servent qu'à désigner les choses, il vaudrait mieux que chaque homme transportât sur soi toutes les choses dont il avait l'intention de parler.** Et cette invention se serait certainement imposée, pour le plus grand bien-être physique et intellectuel des gens, si les femmes, conjurées en cela avec le bas peuple et les illettrés, n'avaient menacé de faire une révolution. Elles voulaient conserver le droit de parler avec la langue, à la façon de leurs aïeux; car le vulgaire fut toujours le pire ennemi de la science. Nombreux sont cependant, parmi l'élite de la pensée et de la culture, ceux qui ont adopté ce nouveau langage par choses. **Ils ne lui trouvent d'ailleurs qu'un seul inconvénient: c'est que, lorsque les sujets de conversation sont abondants et variés, l'on peut être forcé de porter sur son dos un ballot très volumineux des différentes choses à débattre, quand on n'a pas les moyens d'entretenir deux solides valets à cet effet.** J'ai souvent rencontré deux de ces grands esprits, qui ployaient sous leurs faix comme des colporteurs de chez nous: quand ils se croisaient dans la rue, ils déposaient leurs fardeaux, ouvraient leurs sacs et conversaient entre eux pendant une heure, puis ils remballaient le tout,



s'aidaient à soulever leurs charges et prenaient congé l'un de l'autre. Pour les conversations courantes, on peut se contenter d'accessoires transportés dans les poches ou sous le bras, et, chez soi, chacun dispose évidemment du nécessaire. Dans la pièce utilisée comme parloir, tous ont à portée de la main les mille choses utiles pour alimenter ce brillant type de conversation. Ce système comporte un autre avantage important, c'est d'avoir mis au point une sorte de langage universel, à l'usage de toutes les nations civilisées, car les différents outils et instruments y sont généralement identiques, ou du moins fort semblables, de sorte que leur mode d'emploi est compris de chacun. Aussi, les ambassadeurs seront à même de converser avec les princes étrangers ou leurs ministres, tout en étant complètement ignorants de leur langue.

Jean-François Froger, *Énigme de la pensée*, éditions Grégoriennes, 2015

L'auteur est un bibliste et un anthropologue. Il a développé une théorie sur la logique quaternaire avec Robert Lutz, mathématicien. Une pensée difficile mais révolutionnaire.

Le langage n'est pas la réalité qu'il décrit ; les noms ne sont pas les choses. Ainsi le mot pluie non seulement ne désigne pas cette pluie-ci, que seul le fait d'être en présence peut désigner réellement, mais ne désigne aucune pluie particulière ; le mot désigne une classe d'objets ou d'événements et l'idée de classe, c'est-à-dire la quiddité de l'objet, intelligible dans la quiddité de l'homme où celle-ci subsiste comme forme-type.

Aussi le langage est-il flou et impropre à désigner un objet précis. Même un événement unique, par exemple la naissance d'un homme, est nommé par une phrase (qu'on peut considérer comme un nom propre) : par exemple « Blaise Pascal est né le 19 juin 1623 » ; cette phrase-nom est propre à l'événement décrit quoiqu'elle soit construite avec d'autres noms qui ne sont compréhensibles qu'à cause de leur participation à des classes d'objets, d'événements ou d'êtres. Si bien que même le nom propre qui ne désigne effectivement qu'une chose, la désigne par rapport à beaucoup d'autres choses et non pas en elle-même. La chose en elle-même n'a pas de nom.

Éléments d'explication

On est ici dans une toute autre perspective, plus anthropologique. La thèse part d'une évidence, les mots ne sont pas les choses. Ils les désignent. Mais que désignent-ils exactement ? Les réalités signifiées ? Non. Le mot ne peut désigner que les choses qui sont véritablement là. Ce que Swift voit parfaitement dans l'apologue ci-dessus. Le mot ne désigne pas non plus une « idée », le mot désigne une classe d'objets, la classe à laquelle appartiennent toutes les pierres, du plus humble caillou au granit le plus dur, du friable calcaire au grès rose. Quelle que soit leur couleur, leurs caractéristiques géologiques, la pierre désigne la classe des pierres. Montagnes comprises. Mais le

Marion Duvauchel Alternativephilolettres



La pierre se travaille.

mot peut aussi désigner une classe d'événements : la guerre désigne toutes les guerres, depuis la tuerie tribale jusqu'à la guerre nucléaire. Le mot désigne aussi l'idée de classe, la quiddité de l'objet, ce qu'est l'objet intelligible dans la quiddité de l'homme. Le mot désigne une chose que l'homme reconnaît comme telle parce qu'en lui il en a l'image. Les scolastiques appelaient cette puissance, l'intellect possible, une sorte de réservoir de formes en puissances que la perception de la forme ou le mot actualise dans l'intelligence. L'homme peut reconnaître ces formes extérieures, dans la contingence du monde.

C'est pourquoi le langage est flou. Cela nul ne l'ignore. L'ambiguïté sémantique serait donc structurelle ? Oui, si on admet que le langage désigne une classe d'objets. Quelle guerre désignons-nous en parlant de la guerre ? Celle de 14-18, l'acte de guerre du voisin qui a déversé ses poubelles dans mon jardin ? L'exemple choisi « la naissance de Blaise Pascal » illustre la théorie, nouvelle, comme on peut le concevoir. Ce n'est pas le mot qui permet de reconnaître la chose. L'homme la reconnaît parce qu'il porte en lui la forme-type (l'image) de la chose nommée, et quand cette chose a disparu, le mot continue de désigner cette forme type. Mais quand cette forme disparaît, il reste l'idée abstraite de la chose, et cette idée abstraite a fini par se confondre avec le rapport du mot et de la chose. Ainsi la pierre, qui renvoie à la classe d'objets, peut désigner une pierre précieuse, semi-précieuse, un vulgaire caillou : c'est la même classe d'objets, et pourtant... Oui, le langage est flou.

Plus surprenant encore, la chose en elle-même n'a pas de nom. Oui, parce que le nom de la chose n'est pas le mot qui la désigne puisque le mot désigne la classe d'objets. Le nom propre de la chose est l'intelligible en acte que la chose figure. Ainsi, la pierre figure la vérité immanente à la création. C'est en quelque sorte le nom véritable de la chose « pierre », et le mot ne dit rien de ce qu'est la pierre : il ouvre à la classe des objets ainsi qu'aux relations possibles entre certains objets. « La pierre est le projectile de la fronde. » On a trois classes d'objets. Pour ceux qui ont lu la Bible, ils se souviendront du jeune David frappant Goliath.



Attribué à Maître Honoré, Bréviaire dit de Philippe le Bel, enluminé sur parchemin vers 1296. 20,5x12,5cm. Bnf, Lat 1023. Folio 7: le couronnement de David et le combat de David contre Goliath.